

# Humeur Histoires de Feu (extraits)

**Rabih Mroué**

Réalisateur, metteur en scène

En cette période de l'année marquant le premier anniversaire d'un événement tragique aux Etats-Unis, Défis Sud propose la lecture de ce texte écrit par l'artiste libanais Rabih Mroué à l'occasion du dernier « KunstFestivaldesArts » de Bruxelles, en mai 2002 <sup>(1)</sup>.

**J**e commencerai mon histoire par une nouvelle que j'ai lue récemment dans un journal, une nouvelle qui aurait pu passer inaperçue. Il s'agit d'un Japonais qui s'immola par le feu, en protestation contre le silence mondial par rapport aux massacres israéliens commis contre les Palestiniens.

par les Palestiniens ? Ou bien de subir sur son propre corps la souffrance des autres ? Un nouveau Christ ?

Je ne prétends pas analyser ici cet incident, mais raconter des histoires, des histoires sur ma ville; c'est comme raconter des histoires de ma propre vie. Parce que je suis le fils de cette ville, Beyrouth, j'y suis né et j'y ai vécu toute ma vie. Beyrouth est la capitale du Liban. Le dernier recensement a été effectué avant la guerre civile de 1975 : trois millions d'habitants dont un million, le tiers, habitait Beyrouth et ses banlieues. En 1982, Beyrouth fut assiégée par l'armée israélienne. Beaucoup d'habitants ont quitté Beyrouth, d'autres, peu nombreux, y sont restés. (...) Un jour, une agence de presse internationale publia cette nouvelle : trois personnes, deux frères et une femme belges, se sont brûlés en protestation contre les crimes israéliens. Les deux frères étaient d'origine marocaine, de la ville de Fès, mais avaient la nationalité belge; la femme, originaire de Liège, était l'épouse du frère aîné.

Ces trois personnes avaient choisi la grand-place d'Anvers comme scène de leur acte. Entouré de quelques personnes, le frère aîné prononça un

petit discours où il exprimait son refus et son dégoût d'une vie et d'un monde où la loi du silence régnait face aux crimes commis contre l'humanité, et où les faits étaient banalisés et la réalité masquée avec une insoutenable légèreté. Ensuite, ils s'aspergèrent d'essence et se brûlèrent, devant les gens qui restèrent là à les regarder. Pendant ce temps, la police avait appelé l'ambulance. Mais seule la femme fut sauvée. Six mois après, cette >



L'image jusque-là impensable : le feu sur l'Amérique.  
Photo : Klein Tammy/Gamma

Deux choses ont attiré mon attention dans cette histoire. D'abord, le fait qu'une personne se tue pour une cause étrangère, un pays lointain, un peuple dont il ne partage même pas la langue. Ensuite, la façon dont il s'est tué... Il s'est brûlé... le feu. Comment quelqu'un peut-il décider de se brûler vif ? Quelle souffrance a-t-il dû endurer ? Essaie-t-il de nous dire que cette souffrance, sa souffrance, n'est rien par rapport à celle endurée

(1) La version complète de ce texte peut être consultée sur [www.kfda.be/fr/2002/art/art21.html](http://www.kfda.be/fr/2002/art/art21.html)

► femme s'est suicidée en avalant une grande quantité de médicaments. Selon une lettre qu'elle avait laissée avant de mourir, elle s'était suicidée pour deux raisons : la souffrance et l'odeur. Ou plutôt la mémoire obstinée et atroce de la souffrance, et de l'odeur. Cette histoire fut publiée dans un journal libanais.

En 1982, et toujours durant le siège de Beyrouth par l'armée israélienne, la ville était vide de voitures, les rues et les trottoirs vides de piétons, on ne voyait plus pendre le linge sur les balcons. Beaucoup de gens avaient quitté la ville après avoir remis les clés de leurs maisons à des voisins pour qu'ils en prennent soin, en cas de bombardements et surtout d'incendies. A ce propos, les Palestiniens qui ont été chassés de leur pays et de leurs maisons en 1948, ont toujours les clés de leurs maisons de Palestine avec eux. En 1948, une femme palestinienne était en train de cuisiner des courgettes farcies quand elle fut obligée de quitter sa maison avec son mari et ses enfants à cause d'une attaque des milices israéliennes qui entraient dans les villages et y commettaient des massacres comme celui qui s'était produit à Dar Yassine et dans d'autres villages. Cette femme donc, a quitté sa maison, sans avoir eu le temps d'éteindre le feu sous la marmite de courgettes farcies. Ils n'allaient pas tarder à revenir, lui avait-on dit, avait-on cru; un quart d'heure, une demi-heure tout au plus, le temps que les milices israéliennes quittent le village, qu'ils retrouveraient désert. Réfugiée tout d'abord au Liban-Sud, puis à Beyrouth puis aux Etats-Unis, où ses enfants firent leurs études, se marièrent et s'installèrent, cette femme continue jusqu'à aujourd'hui à faire le même cauchemar : la marmite de courgettes farcies est toujours sur le feu, elle brûle, s'enflamme puis toute la maison prend feu. Et elle se réveille, paniquée... Pendant plus de 50 ans, cette femme a revu le même cauchemar, la marmite qui s'enflamme et le feu qui s'étend à toute la maison.

## Beyrouth brûlé

Mais revenons à notre histoire en 1982, durant le siège. Une rumeur s'était répandue que les Israéliens fouillaient toutes les maisons, une à une, à la recherche d'informations militaires et politiques. La panique s'empara des gens, qui craignaient surtout les arrestations arbitraires. Ma famille, comme beaucoup d'autres, a commencé à brûler tous les documents et livres qui pourraient témoigner d'une certaine tendance politique : des livres de Lénine, Marx et Hegel, des romans d'auteurs russes, Tchekhov, Dostoïevski, Gogol, Gorki et tant d'autres. On avait aussi des lettres de mes frères qui poursuivaient leurs études en URSS, des cartes postales montrant la Place rouge, des pho-

tos de Cuba, une statuette de Maïakovski, des photos de Tchaïkovski, des sculptures en bois de Lénine, des papiers et nouvelles palestiniennes, des magazines et des journaux politiques. Tout fut rassemblé, jeté et brûlé... Tout le monde brûlait ses documents : sur les toits, les balcons, dans les rues... Beyrouth s'illuminait de petits incendies. Des mots qui brûlaient, illuminant les nuits de Beyrouth plongée alors dans l'obscurité à cause de la guerre. Beyrouth essayait de cacher son histoire politique, en effaçant toute trace, tout document qui pourrait être d'une utilité quelconque au Mossad israélien. Mais ce faisant, elle effaçait aussi une partie essentielle de son histoire, ainsi que les détails de sa vie quotidienne, privée et individuelle. Des noms, des rapports de partis politiques, des documents historiques, des faits et des événements militaires et politiques... des analyses, des conférences, des débats, et même des slogans, tout fut brûlé ! Il ne resta que peu de choses, assez quand même pour rappeler aux habitants de Beyrouth qu'il y a quelque chose qui manque, qui a été brûlé. Quelque chose dans notre mémoire a été déformé, ravagé par ces incendies qui dévorèrent les détails de notre vie quotidienne. (...)

## Le feu ! Qu'est-ce que le feu ?

Est-il vrai que le feu purifie ? Quand les parents échouaient à guérir leur enfant d'une maladie quelconque, ils disaient toujours : « Notre dernière chance, c'est la brûlure... ». On brûle pour guérir. Pour devenir propre. C'est peut-être pour ça que les méchants vont au feu... Le feu de l'enfer. (...) L'empereur Néron, lui, faisait toujours le même rêve : l'eau. Il se rêvait jouant de la musique dans l'eau, sous l'eau, de la flûte ou même de l'orgue, entouré de gens venus le regarder et l'écouter...

Quand Rome a brûlé, Néron a oublié l'eau. Il a même oublié que l'eau pourrait éteindre le feu. Il s'oublia dans la contemplation de Rome enflammée. Il n'est pas important de savoir si c'est lui qui a brûlé Rome ou pas... Ce qui est étonnant c'est ce plaisir qu'a éprouvé Néron en regardant Rome brûler. Un plaisir qui le poussa à écrire des poèmes et peut-être même à jouer de la musique. Néron dessina Rome, et quand il eut terminé, il brûla sa toile. Comme Najj Ammar, un artiste libanais peu connu, qui brûla toute son œuvre. 300 toiles ! Le 19 décembre 2001, il rassembla 15 ans de travail, les déposa dans une galerie et devant des amis, des journalistes, des artistes et surtout des photographes, et il les brûla. 300 toiles que personne n'avait jamais vues et dont personne ne pourrait témoigner de la valeur artistique. Il les brûla donc et il n'en resta qu'une photo. Une photo prise alors qu'elles brûlaient. Cette photo seule mériterait de rester gravée dans la mémoire- ►

**Three Posters, une pièce de Rabih Mroué**

« **Three Posters** » est une pièce de théâtre emblématique du travail de Rabih Mroué, l'auteur de l'article ci-joint. La pièce se présente comme trois tableaux, un travail tissé autour de trois « rushes » vidéo où Jamal as Sati, martyr du Parti communiste libanais, expose ses motivations et explique pourquoi il ira se faire exploser, en cette année 1984, au milieu des soldats israéliens qui occupent le Liban. Ces « rushes », Rabih Mroué les a retrouvés dans les archives du Parti. Mais à l'époque, bien sûr, une seule version avait été diffusée à la télévision. Dans ses tentatives répétées, où Jamal as Sati parle comme s'il était déjà outre-tombe, Rabih Mroué décèle l'expression d'un désir d'ajournement de la mort. Sentiment tabou là où le pouvoir considère que le désir de vivre est une honteuse trahison. « **Three Posters** » est également une pièce qui questionne le rapport de l'image à la réalité et le rapport des médias arabes à leurs mythes et réalités.

» re... la mémoire du monde entier... car selon Naji, cette photo est la plus belle car elle représente « l'esthétique du mal ». Que voulait-il dire par « l'esthétique du mal » ? Et pourquoi le feu serait-il essentiel à l'esthétique selon cet artiste ?

Peut-être parce qu'il a compris que les gens à Beyrouth ne s'intéressent pas à l'art et que même quand ils s'intéressent à l'artiste, ils ont vite fait d'oublier ses œuvres. Il s'est dit qu'il y a des images que personne ne peut oublier. Ainsi l'image des 2 avions percutant les 2 tours jumelles de New York, et l'énorme incendie qui en résulta. Une telle image est inoubliable... C'est pourquoi Naji a choisi de créer lui aussi un moment ineffaçable, qui restera gravé dans la mémoire des gens. Il brûla donc ses tableaux. Mais il n'arrêta pas là son projet. Il mit les cendres dans des sacs de plastique dans le but d'en faire une exposition artistique. Plus tard, dit-il, il utilisera encore ces cendres pour faire de nouvelles toiles. Comme s'il nous disait que l'art ne meurt pas, que l'art naît de lui-même. Que l'art n'a besoin de personne et de rien. Il se suffit à lui-même !

### **La faute aux Tchétchènes**

Il existe un proverbe libanais très populaire. Chaque fois qu'une guerre éclate ou un scandale, ou qu'une catastrophe quelconque a lieu, on dit : « C'est la faute des Italiens ! ». Je ne sais pas pourquoi ni comment nous en sommes arrivés à toujours mettre la faute sur les Italiens ! Personnellement, je fus le témoin d'une histoire où c'était la faute aux Tchétchènes !

En 1994, je préparais une pièce de théâtre dont le sujet était les Croisades. Elle devait être jouée sur le plateau du théâtre du Centre culturel russe. Une fois les répétitions terminées, le décor monté, les cartons d'invitation imprimés et distribués, le jour de la première, quelques heures à peine avant la représentation, on entend aux nouvelles que le théâtre du Centre culturel russe a brûlé. On court voir ce qui s'est passé et effectivement : il a brûlé, bel et bien brûlé, complètement brûlé. On commença à analyser la cause de cet incendie... ça ne pouvait pas être le hasard. Ce théâtre avait une excellente réputation, il était très bien entretenu par des ingénieurs soviétiques. Après longue réflexion, on conclut à un complot terroriste visant les Russes. Or, qui avait intérêt à attaquer les Russes à l'époque ? Les Tchétchènes ! Eux seuls avaient intérêt à le faire ! C'est évident ! Les Russes sont en guerre contre les Tchétchènes, donc il est naturel que les Tchétchènes attaquent le théâtre russe à Beyrouth. Et ce feu n'était qu'une partie de la guerre tchétchène-russe au Liban. Le théâtre a brûlé, mais l'assurance a payé beaucoup d'argent aux Russes qui ont pu ainsi construire un

nouveau théâtre bien meilleur que l'ancien. Quant aux Tchétchènes, on n'entendit plus jamais parler d'eux après cet incident. Et nous, nous avons perdu tout ce qu'on avait dépensé pour la pièce. Plus tard, nous avons su qu'un court-circuit avait provoqué l'incendie. Et cela d'après le rapport établi par les Forces de Sécurité Intérieure avec l'aide de spécialistes russes. D'après ce rapport, j'avais commandé trop de projecteurs par rapport à l'équipement du théâtre, d'où le court-circuit ! Nous, les Libanais, nous n'admettons jamais d'être fautifs. Il nous faut toujours jeter le blâme sur quelqu'un d'autre. Et bien sûr, cet autre doit être un étranger. Par exemple : la guerre civile au Liban est connue pour être la guerre des autres. La guerre des étrangers sur le territoire libanais. Pourtant, c'est bien nous qui avons fait la guerre. Les massacres, les enlèvements, tout ça nous l'avons bien commis, et pourtant non ! Nous sommes tous des frères... C'est pourquoi il faut blâmer les autres et dire que c'était un complot. C'est plus facile. Pour couronner le tout, on brûle le drapeau du pays qui est la cause de tous nos maux. Le drapeau israélien, le drapeau américain, etc. Si on ne trouve pas de drapeaux à brûler, allons-y pour les pneus de voitures. Il faut brûler quelque chose pour exprimer notre colère !

### **Tant de dollars gaspillés !**

Un jour, un Libanais se mit en colère contre les Etats-Unis. Il avait entendu un discours qui montrait à quel point les Etats-Unis soutenaient Israël et défendaient les colonies sur le territoire palestinien. Il décida alors de brûler sa voiture américaine, une BUIK, modèle 95, au milieu d'une place connue sous le nom de Cola. Les gens qui virent la scène coururent chercher tout ce qu'ils possédaient « made in USA » pour le jeter au feu. On vit alors brûler des frigos, des ordinateurs, des disques, des t-shirts, des chaussures, des baskets.

De différents quartiers les gens affluèrent apportant des « made in USA » et les jetèrent au feu. Pendant plus de 7 heures le feu brûla. Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'un homme âgé arriva, tenant une grande valise. Il l'ouvrit et commença à lancer au feu des liasses de dollars américains. Les dollars brûlaient et les gens n'en croyaient pas leurs yeux. Eux, ils n'avaient pas de quoi se nourrir ! La vue de l'argent qui brûlait leur causa un tel choc qu'ils arrêtaient leur manifestation. Tête basse, ils rentrèrent chez eux, laissant l'incendie s'éteindre seul.

Mais comment le feu peut-il s'éteindre ? De loin, on peut voir Beyrouth en flamme. Tout le monde sait qu'il vit sur un baril de poudre. Tout le monde attend. Attend deux choses : que le baril éclate et que le feu s'éteigne ! Et pendant ce temps, le temps brûle le temps. ■